N° 2. — 1re Année Prix du Numéro : 60 cent. Février 1906

LA VIE FUTURE

Revue Psychologique de l'Afrique du Nord

A NOS LECTEURS

Dès son apparition, **La Vie Future** *est l'objet de critiques dont nous tiendrons d'ailleurs le plus grand compte et aussi d'encouragements nombreux qui sont pour nous le meilleur des réconfortants.*

Que nos lecteurs ne s'impatientent pas ; on ne peut, en quelques pages, traiter de toutes ces questions intéressantes qui demanderaient plusieurs volumes.

Cependant, pour les satisfaire dans la mesure de nos moyens, nous avons décidé de porter le tirage à 20 pages et de nous occuper, dès ce numéro, de la matérialisation des esprits.

Deux articles y sont consacrés, l'un émane de l'Au-delà, l'autre est un article fort bien fait, déjà paru dans la presse métropolitaine. Le lecteur jugera ainsi des sentiments des vivants et des morts sur ce troublant problème.

De nombreuses communications nous sont déjà parvenues, elles paraîtront dans les numéros suivants, au fur et à mesure des besoins.

Nous adressons nos plus vifs remerciements à nos correspondants et nous les prions de nous continuer leurs envois. Tout ce qui touche à l'Au-delà trouvera toujours le meilleur accueil auprès de **La Vie Future.**

La Rédaction.

DIEU

Dans le précédent numéro de *La Vie Future*, parlant du vrai spirite, nous disions : « Il croit en Dieu, à sa Toute-Puissance, à sa bonté infinie, à sa Justice, et il l'adore dans la simplicité de son cœur. »

Cette entité, Dieu, n'étant pas comprise de la même façon, par les humains, nous tenons à nous expliquer et à dire toute notre pensée sur ce sujet.

Si nous admirons, en dehors de nous, les merveilles et les harmonies de la nature ; si, devant le spectacle des épreuves du Juste persécuté ou des triomphes des méchants, nous levons la tête pour revendiquer une récompense ou un châtiment que la terre ne donne pas ; si nous descendons en nous, même pour sonder l'origine et le mystère de la loi de justice et de charité, une pensée et un nom se présentent à notre esprit, une pensée et un nom devant lesquels tous les hommes, de tous les temps, se sont inclinés ; une pensée et un nom que les Sages de l'antiquité ont invoqués, comme les Sages des temps modernes, qui a été sur les lèvres et dans le cœur de Socrate et de Platon, comme sur les lèvres et dans le cœur de Descartes, de Leibnitz et de Kant. Cette pensée et ce nom, c'est Dieu. Ce Dieu dont Voltaire nous parle en ces termes :

« C'est le lien sacré de la Société,
« Le premier fondement de la sainte équité,
« Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
« Si les Cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
« Pouvaient cesser jamais de le manifester ;
« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer ! »

Quel est l'homme qui ne craindrait pas de traiter à la légère une croyance par laquelle mille et mille générations d'hommes ont été soutenues, consolées, fortifiées ? Qui voudrait la bannir de son esprit et de son cœur ?

Pouvons-nous admettre que le monde existe sans cause et erre sans guide, à travers les espaces infinis, et que cet Univers, que l'homme embrasse de sa pensée, soit lui-même l'œuvre d'un hasard aveugle, sans pensée ?

Pouvons-nous admettre que le besoin de Justice qui a soutenu l'humanité dans sa longue marche vers le progrès et le bien, soit sans raison et sans but ?

Pouvons-nous admettre que toutes ces consciences humaines, qui entendent et vénèrent la même loi de Justice et de Charité, n'aient pas comme un principe et un Centre auxquels elles se rattachent toutes ?

Descendons en nous-mêmes !

Quand nous entendons cette voix qui nous parle dans le secret de notre conscience et de notre raison et qui parle, en même temps, à tous les hommes, nos frères, qui survit à toutes les générations humaines du passé, comme elle devance, en quelque sorte, celles de l'avenir, pour tenir à toutes le même langage, ne sentons-nous pas que c'est la Justice et le Bien même qui nous parlent et se révèlent à nous ?

Certes le Ciel étoilé est bien beau au-dessus de nos têtes ; mais la loi morale, dans le fond de nos cœurs, est plus belle encore, car c'est elle qui fait de nous des hommes et qui nous introduit dans ce monde supérieur, dans cette République invisible, où règne l'effort libre et désintéressé vers le Bien.

Comprenons qu'aimer le Bien et aimer Dieu c'est un même amour, qu'un respect et une reconnaissance sans bornes doivent rendre encore plus fort.

Attachons-nous à la Justice d'une foi inébranlable ; dévouons-nous, sans compter, au bonheur de nos semblables ; efforçons-nous de nous rendre meilleurs par une vue plus claire du vrai, un culte plus désintéressé du Bien, une plus entière possession de nous-mêmes ; c'est le premier et le meilleur hommage que nous puissions rendre à Dieu.

Mais, ne confondons pas !

Le Dieu que le spiritisme nous enseigne, n'est pas cette personnalité divine, représentée par les religions comme tyrannique, égoïste et cruelle, ne vivant que pour elle-même, sans souci de ses créatures. C'est parce que les hommes ont voulu voir l'Être suprême à leur image qu'ils l'ont dépouillé de sa véritable grandeur, tandis que c'est à nous de chercher à l'imiter en toutes choses et non à lui à se rendre semblable à l'homme.

Non, le Dieu des spirites n'est pas ce Dieu, revêtu de toutes les faiblesses et de tous les préjugés humains, n'apparaissant plus que comme un personnage d'une *révoltante vénalité* et comme *exécuteur aveugle et inflexible des hautes œuvres d'orgueilleux et impudents mystificateurs.*

Comment retrouver le Dieu du Christ, cette Divinité toute d'amour, de bonté, de justice, sous les haines et les divisions semées en son nom, les cruautés et les crimes commis pour sa glorification, l'exploitation et les rapines exercées pour assouvir son insatiable cupidité ?

Malheureuse et stupide humanité !

Quoi, ce Dieu cruel, exterminateur, des lois de Moïse, serait le Dieu du Décalogue ?

Comment, le Dieu des Croisades, de l'Inquisition, de la Saint-Bathélemy, des Dragonnades, serait le Dieu proclamé par l'Évangile ?

Quoi, le Dieu de ces tyrans couronnés, de ces Seigneurs orgueilleux, de ces moines fainéants, de ces prélats fastueux et de tous ces parasites de l'humanité serait le Dieu des Apôtres ?

Quoi, ce Dieu cruel, vindicatif, versatile, partial, injuste, égoïste, mercantile, de l'église ou du temple, de la synagogue ou de la Mosquée, serait le Dieu du Christ ?

Pauvre humanité !

Non, ce Dieu des pillages, des tortures, des bûchers et des massacres du Moyen-Age et des temps modernes, des Torquemada, des Borgia et des Loyola n'est pas le Dieu évangélique !

Non, le Dieu des encycliques, des syllabus, des orgies, des im-

pudicités, des débauches, des crimes du Vatican, n'est pas le Dieu des Apôtres !

Non, ce Dieu sans cœur, inconséquent, vénal, insensible, atroce et monstrueux de l'église, du temple, de la synagogue ou de la mosquée, n'est pas le Dieu du doux et humble Nazaréen !

Non, rois, prêtres, seigneurs, moines, inutilités de toutes conditions, votre Dieu n'est pas la Divinité que nous adorons !

Non, le Dieu fastueux des palais, des églises et des temples, n'est pas le Dieu de la nature, le Père de l'Univers, l'âme de l'Infini. Ce Dieu n'est qu'un fantôche hideux, une création de la perversité, la personnification odieuse de tous les vices, le fléau de l'humanité !

Non, mille fois non, ce Dieu de contrefaçon qui condamne éternellement l'homme pour une faute, pour une faiblesse d'un moment, n'est pas le Dieu que nous révèle le spiritisme ; celui que nos bons guides de l'espace nous représentent comme le suprême idéal du vrai, du Juste et du Bien.

C'est vers ce Dieu là que nous, Spirites, élevons nos âmes émues pour lui dire, du plus profond de notre être : « O Dieu Tout-Puissant que notre raison conçoit à peine, créateur de l'Univers, nous ne pouvons te définir, mais nous t'adorons dans tes œuvres sublimes. Nous anéantissons notre pauvre personnalité pensente devant toi ! Nous sommes comme l'atome devant le Ciel étoilé ; mais nous savons que tu es, nous savons que tu existes ; nous savons que, si petits que tu nous aies fait, tu nous vois et nous soutiens et que par ton aide, par notre travail, et, après bien des épreuves, nous arriverons à la perfection. C'est pourquoi nous bénissons ton nom, O Père bon, créateur et souverain maître de toutes choses ! »

A HÉLOÏSE

Héloïse, âme sublime faite d'amour, de bonté et d'abnégation. tu n'a pas hésité à réintégrer la matière pour accomplir une nouvelle période terrestre, afin de travailler à ton avancement et au mien !

Eh bien ! Comme en te réincarnant, tu as oublié tout le passé, j'ai obtenu de Dieu la permission de te le rappeler dans ta nouvelle prison charnelle, et cela pour ta récompense.

Souviens-toi !

C'est par une belle nuit d'hiver, le ciel fourmille d'étoiles. La neige a revêtu les arbres du parc d'une belle parure blanche, scintillante, sous la douce clarté des constellations.

Une paix immense règne sur la terre. Tous deux assis à notre table d'études, nous commentons les auteurs anciens. Ton menton posé sur la paume de ta main. ton coude sur la table, te donnent, avec tes beaux cheveux dénoués, une pose troublante de sphinx.

Tes yeux si doux, où l'intelligence et la bonté se lisent, me troublent. Tout s'efface devant ma raison : nos conditions, ta jeunesse, le monde ; et, dans un geste de folie éperdue, je te donne mon premier baiser !

Après ?.... Oh ! après..... hébété par mon audace, je m'attendais à tout. Un cataclysme se serait produit à cet instant précis que je l'eusse accepté sans murmurer, comme un châtiment juste, mérité ; et j'osai lever les yeux !..... Oh ! qui pourra jamais dépeindre l'expression divine de ton visage que l'amour et la bonté auréolaient. Et cette larme qui, comme un diamant, joyau sans prix, tremblota au bord de ta prunelle, et vint, comme une rosée divine, tomber sur ma main que j'avais oubliée dans la tienne !

Larme d'amour, précieuse autant que belle, jamais, tant que ma chair vécut, ma main n'oublia la sensation troublante que tu lui fis éprouver, et maintenant que je suis débarrassé de ma livrée

de misère, tu lui as survécu et tu es restée dans mon souvenir ce que l'oasis bienfaisante est aux habitants du désert.

Souviens-toi ! ABÉLARD.

Alger, 9 janvier 1906.

Nota. — Abélard, Pierre, naquit en 1079, d'une famille noble. Il était l'aîné de ses frères ; il leur laissa tous les avantages de son droit d'aînesse pour se livrer entièrement à l'étude. Il devint un dialectique célèbre et joignait aux talents de l'homme de lettres les agréments de l'homme aimable. S'il fut admiré des hommes, il ne plut pas moins aux femmes. Il y avait alors, à Paris, une jeune fille de qualité, pleine d'esprit et de charmes, nièce du chanoine Fulbert.

Son oncle, qui l'aimait tendrement, entretenait la passion qu'elle avait de devenir savante. Abélard trouva, dans les dispositions de l'oncle et de la nièce, un moyen de satisfaire la passion qu'Héloïse lui avait inspirée. Il proposa à Fulbert de le prendre en pension, sous prétexte qu'il aurait plus de temps pour l'instruction de son élève.

Abélard la rendit bientôt sensible et, lorsque Fulbert voulut rompre leurs liens, en les séparant, il n'était plus temps : Héloïse portait dans son sein le fruit de ses faiblesses. Abélard l'enleva et la conduisit en Bretagne, où elle mit au monde un fils. Il l'épousa ensuite secrètement. Mais Fulbert irrité, traita durement sa nièce par la suite. Son époux la mit à l'abri de son ressentiment dans le monastère d'Argenteuil. Fulbert, s'imaginant qu'Abélard voulait faire Héloïse religieuse pour s'en débarrasser aposta des gens qui entrèrent dans la chambre d'Abélard pendant la nuit et le privèrent de ce qui avait été la source de quelques plaisirs passagers et de longs malheurs. Cet amant infortuné alla cacher son opprobe dans l'abbaye de Saint-Denis, en France, où il se fit religieux. Héloïse prenait en même temps le voile, moins en chrétienne qui se repent, qu'en amante abandonnée à son désespoir.

Quoique Abélard fut entré dans le cloître plutôt par dépit que par piété, ses lettres à Héloïse, que le public connaît, semblent attester qu'il ne tarda pas à prendre l'esprit de cet état.

Cette tendre amante était alors au Paraclet ; elle y vivait saintement avec plusieurs autres religieuses. Abélard, marchant sur les traces de son épouse, trouva, dans le monastère de Cluny, la paix de l'âme, que les plaisirs et la gloire n'avaient pu lui procurer. Devenu très infirme, il fut

envoyé au monastère de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1142. Héloïse fit enterrer, au Paraclet, le corps de son époux, immortalisé par elle encore plus que par ses écrits. Héloïse mourut en 1164, âgée de 63 ans aussi.

Abélard est encore dans l'Au-dela, tandis qu'Héloïse est *réincarnée* et est revenue sur terre pour y subir de nouvelles épreuves.

NOTE DE LA RÉDACTION.

COMMUNICATION OBTENUE PAR LE MÉDIUM ÉCRIVAIN MÉCANIQUE D...

L'AMITIÉ

Sur l'amitié, voulant avoir
Des notions justes et sincères,
J'invoque ma muse un beau soir,
Qui reste sourde à mes prières.
Puisqu'elle ne vient pas à moi,
Je décide d'aller vers elle.
Sur Bucéphale, sans effroi,
Aussitôt je me mets en selle ;
Par ses naseaux jetant des feux,
Rapidement mon coursier grimpe
Vers le divin séjour des Dieux.
Sur les hauts sommets de l'Olympe,
Là, je retrouve l'infidèle
Qui, dans un bosquet enchanteur,
M'avait oublié, la cruelle,
Pour écouter un Dieu moqueur.
En me voyant, elle s'avance,
Me dit : « Que viens-tu faire ici ? »
— C'est pour savoir, de ton silence,
Le vrai motif, que me voici.
Je t'invoquais en vain naguère,

Pour te parler de l'amitié
J'ai, (toi ne venant plus sur terre),
De l'Olympe, pris le sentier.
— L'amitié, me répondit-elle,
Des sentiments c'est le plus beau ;
Viens, et t'abritant sous mon aile,
Je vais t'en faire le tableau.
Dans ce sentiment sans contrainte,
On trouve des moments bien doux,
Quand sur l'amour règne la crainte
De ses maux, ses transports jaloux.
D'un bon ami, l'âme attendrie
Est toujours prête à secourir
Le malheureux qui, dans la vie,
A des peines qui font souffrir.
Va ! mon poète, suis l'exemple,
Des amis Castor et Pollux ;
Dans ton cœur, bâtis leur un temple,
De l'amitié, va ! suis le flux.
J'allais, ravi par ces paroles,
De chez moi prendre le chemin
En méditant ces paraboles,
Quand quelqu'un me prend par la main
Et me dit : « Ecoute, bonhomme,
Je te dirai la vérité. »
Je regarde et je vois un gnome
Qui s'est assis à mon côté.
Il me dit : « Pauvre fou, poète !
Si de Pollux et de Castor
L'amitié se trouvait parfaite,
C'est qu'ils ne se sont pas jamais prêté de l'or.

PIRON.
Né en 1689; décédé en 1773.

LE SPIRITISME AU JAPON

Ludovic Naudeau, le vaillant et distingué rédacteur que le *Journal*, de Paris, a envoyé en Extrême-Orient pour suivre les diverses phases de la guerre Russo-Japonaise et dont les articles remarquables, sur ce grave conflit, ont été si appréciés du public, écrivait dernièrement, à propos de l'entrée triomphale du glorieux amiral Togo, à Tokio, ce qui suit :

Le triomphe de Togo allait se terminer par une nouvelle cérémonie religieuse dont cet homme illustre allait être lui-même l'officiant sous les yeux des grands de l'Etat et des princes assemblés.

Au cimetière d'Aoyama, le 29 octobre, un autel shintoïste avait été érigé et une tablette placée au centre de cet autel disait que les esprits des marins tués pendant la première guerre planaient en ce lieu mortuaire.

Ce fut une scène d'une mélancolie grandiose dans un cadre de baïonnettes qui étincelaient, fixées au fusils des marins de débarquement, et cependant que se lamentaient des musiques funèbres. Et Togo harangua les morts en termes pathétiques ; il leur demanda, à ces divins, de protéger la marine japonaise, de hanter les navires et de se réincarner dans les nouveaux équipages.

Le culte des morts, la vénération des ancêtres, une sorte de spiritisme vague et imprécis, voilà, semble-t-il, la véritable religion de ce peuple énigmatique. Mais les Japonais y croient-ils vraiment ou bien leur ferveur n'est-elle qu'un simulacre et leurs invocations aux morts ne sont-elles que des tournures conventionnelles, des prosopées analogues à ces harangues funèbres qu'on entend dans nos cimetières et où l'orateur, lui aussi, interpelle directement le défunt.

Il est presque impossible aux étrangers de pénétrer sur ce point l'âme japonaise ; les conclusions des observateurs les plus sagaces s'y contredisent singulièrement. Il semble bien que la majorité de la nation croie encore aux esprits ancestraux : immatériels et divinisés, ils flottent épars dans la nature et l'âme des morts se confond avec celle des vivants. Togo, lui, partage-t-il cette foi rassurante ou feint-il seulement d'y croire ? En tout cas, au cimetière d'Aoyama, il officia gravement, tout comme s'il y eut cru, et, devant l'autel shintoïste, on put le voir, ému et solennel. On

l'entendit parler comme s'il n'eut point douté que les morts l'entendissent, comme s'il eut cru à la survivance des trépassés.

Eh bien ! chers lecteurs, vous le voyez, ce peuple Japonais qui vient de faire l'admiration du monde entier, par son courage aussi bien que par son humanité, croit lui aussi à la *Survie*. Il croit que la mort n'existe pas et que l'Esprit continue son existence dans l'Au-delà ;

Folie ! diront les sceptiques.

Non, leur répondrons-nous, mais, au contraire, héroïsme et sagesse !

VERS LE MYSTÈRE (1)

« De la Presse »

Certes, elles sont loin d'être banales, les expériences auxquelles s'est livré le professeur Charles Richet et dont il vient de publier le compte rendu.

Après avoir pris les plus minutieuses précautions pour éliminer la fraude, il a pu photographier un fantôme obtenu par l'intermédiaire d'un médium.

La pièce dans laquelle il opérait était faiblement éclairée, assez, toutefois, pour permettre de suivre les mouvements des personnes présentes et de lire l'heure à une montre. Le fantôme se promena parmi les assistants, donna des poignées de mains, et, pour prouver qu'il savait se comporter galamment lors de ses incursions parmi les vivants, il embrassa la femme du général Noël, d'Alger.

Hallucination ! diront les sceptiques en haussant les épaules. Et M. Homais, esprit fort, approuvera en ricanant. L'objection aurait sa force, s'il ne restait d'autre témoignage de cette apparition que l'affirmation des personnes présentes, bien qu'un savant de la valeur du professeur Richet puisse être difficilement le jouet de sa propre imagination.

Mais un autre témoin, davantage éloquent et précis, vient confirmer

(1) Cet article est extrait de *La Paix Universelle*, n° du 15 décembre 1906.

leurs dires : l'épreuve photographique. Il est, on en conviendra, difficile de suggestionner un kodak au point d'impressionner un cliché ; celui-ci, malgré son extrême sensibilité, ne saurait reproduire l'invisible, et s'il porte la trace d'un objet, d'un individu ou d'un fantôme, c'est qu'ils se trouvaient bien devant l'objectif.

Mais ces expériences, si elles sont loin d'être banales, sont, aussi, loin d'être nouvelles. Et c'est ce qui leur donne peut-être plus de force encore et plus d'intérêt.

Inédites, on pourrait douter encore, en dépit de toutes les précautions dont s'est entouré l'opérateur ; elles deviennent, au contraire, particulièrement troublantes, parce qu'elles en confirment d'autres du même genre, faites par diverses personnalités scientifiques, qu'on ne saurait davantage que M. Richet suspecter de naïveté ou de supercherie.

***

Les premières, et les plus curieuses peut-être, remontent à plus de trente ans. Elles furent tentées, dans différents pays, par des savants, que séduisait l'étude du phénomène spirite et qui, ne se connaissant pas personnellement, arrivèrent à des résultats identiques.

Celles que fit l'éminent naturaliste Russel Wallace sont particulièrement émouvantes : il obtenait, depuis quelque temps, l'apparition d'un fantôme par l'entremise d'un médium. Ayant fait préparer un appareil photographique, il pria l'apparition de venir près de lui ; plusieurs photographies furent tirées ; sur toutes, une figure de femme apparaissait à côté de Wallace, et celui-ci eut la surprise de reconnaitre que cette mystérieuse figure présentait tous les traits de sa mère ; on les soumit au frère et à la sœur du naturaliste ; ils y retrouvèrent, sans hésitation la même ressemblance.

Mais la plus célèbre de ces apparitions fut étudiée et longuement décrite par l'un des plus illustres savants contemporains : William Crookes. Ses découvertes en physique et en chimie lui assurent l'immortalité ; c'est lui qui, notamment, découvrit le métal « thallium », inventa le radiomètre, fit des expériences décisives sur la physique moléculaire dans le vide ; ayant l'habitude d'apporter, dans tous ses travaux, le contrôle le plus rigoureux et la plus scrupuleuse documentation scientifique, il ne devait pas se départir de cette extrême prudence quand il résolut de s'adonner à l'étude des phénomènes psychiques, dont la révélation, faite par lui, allait faire dans le monde un bruit formidable.

Le médium qui lui servit pour ses expériences était une jeune fille de seize ans, Miss Cook, qui, depuis plusieurs mois déjà, se prêtait à des essais de spiritisme auxquels n'assistaient que des parents et quelques intimes. Chaque fois, apparaissait le fantôme d'une jeune fille, disant se nommer Katie King, qui non seulement gesticulait et marchait, mais encore parlait avec les assistants, et cela dans une pièce violemment éclairée.

Instruit de ces faits, Crookes résolut de les observer, en s'entourant des plus grandes précautions. Il croyait d'abord à une supercherie du médium ; il fit attacher solidement celui-ci, et put se convaincre, lorsque Katie King apparut, qu'elle n'offrait aucune ressemblance avec miss Cook ; celle-ci était plus petite et sa chevelure était brune ; Katie était blonde. Mais laissons parler le savant lui-même qui a fait bien d'autres remarques plus probantes encore :

« Un soir, je comptais les pulsations de Katie ; son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instants après, atteignit 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre son cœur battre à l'intérieur, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsque, après la séance, elle me permettait la même expérience. Eprouvés de la même manière les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car, au moment où je fis mon expérience, Mlle Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume. »



Vous riez ? Vous criez à la fumisterie, à la mystification ? Vous croyez que William Crookes, en dépit de sa prudence et de son savoir, a été « roulé » par un habile farceur ? Mais songez que cette mystérieuse Katie King a été vue des centaines de fois, dans une chambre éclairée, par de nombreuses personnes — que, non contente de s'éloigner de Miss Cook, endormie sur sa chaise, elle se mêlait aux assistants, leur parlait ; elle fit mieux, puisque, à sa dernière apparition, elle coupa plusieurs mèches de ses cheveux dorés et en donna à tous les assistants. Enfin, ce qui écarte toute idée d'une hallucination collective, l'illustre Crookes prit plus de quarante photographies de Katie King, dont les clichés demeurent, qui ont fixé à jamais les traits matérialisés de l'énigmatique personnage.

L'astronome allemand Zœllner et le savant russe Aksakof ont obtenu

eux des empreintes et des moulages. Le second se servait de paraffine, dans laquelle il retrouva plusieurs fois l'empreinte de mains qui différaient, sous tous les rapports, de celles du médium — lequel était, d'ailleurs, attaché de telle façon que tout mouvement lui était interdit.

Répétons-le encore une fois, car c'est là le point intéressant, le détail essentiel : toutes ces observations sont dues à des professeurs fameux par leurs travaux antérieurs, réfractaires à l'autosuggestion, sceptiques pour tout ce qui s'écarte de la méthode rigoureusement expérimentale, peu enclins par profession à la crédulité, et familiarisés, par leur longue fréquentation des laboratoires, aux mesures de prudence dont il convient de s'entourer quand on soumet une expérience au contrôle scientifique.

Ce n'est pas à d'humbles journalistes, profanes en d'aussi graves questions, qu'il appartient de conclure, quand des hommes éminents comme Crookes, les Wallace, les Aksakof, les Richet, restent eux-mêmes inquiets, troublés et indécis devant l'inexplicable. C'est devenu une banalité de constater que nous sommes entourés de mystères, et que, plus la science avance, plus elle semble nous faire comprendre l'étendue de notre ignorance.

La vérité, c'est que nous ne savons rien, en comparaison du formidable inconnu qui nous entoure. Chaque jour, une découverte nouvelle vient bouleverser ou détruire ces déductions, hier orgueilleusement présentées comme des axiomes d'une valeur éternelle. Et voilà maintenant que l'invisible se peuple de fantômes dont des savants nous attestent l'existence. Ils sont contraints, après une vie entière de recherches et d'efforts, d'avouer l'inanité de leur science, tandis que les « Primaires » dont parle Léon Daudet prétendent expliquer les origines du monde et résoudre le problème de notre destinée !...

Michel PAULIEX.

COMMUNICATION OBTENUE DANS LE GROUPE SPIRITE BÉRANGER à Alger

Par M. L..., médium écrivain mécanique

L'AMOUR

Amour divin des célestes régions de l'Au-delà, descend sur la terre ! Que l'étincelle de ta pure essence embrasse tous les humains ! Pénètre tous les cœurs de ta divine flamme et que tous

les peuples, sous ton égide, viennent se prosterner aux pieds de la Majesté divine, en se donnant le baiser de paix.

Oui, mes amis, mes bien-aimés frères, par l'amour nous préparons l'alliance universelle des peuples. Par l'amour, nous voulons séparer le mauvais grain du bon et faire en sorte que, par la suite, l'ivraie ne vienne pas exercer ses ravages destructeurs au milieu du bon. L'amour doit régénérer l'esprit humain sur votre terre. L'amour est le levier le plus puissant, propre à la rénovation de votre planète. L'amour, dans un même élan, doit unifier tous les cœurs et les conduire vers la terre promise, séjour radieux des Esprits purs.

Aimez-vous, mes amis, comme des frères, ne vous énorgueillissez pas des quelques dons ou faveurs que vous avez de plus que vos frères malheureux, car vous n'êtes pas plus qu'eux aux yeux de Dieu. Songez bien que si vous avez, ici-bas, le privilège de la fortune, de la santé ou de tous autres dons, c'est pour en faire un bon emploi et les utiliser en vue de secourir votre prochain, Dieu vous a beaucoup donné, il vous sera beaucoup demandé.

Vous, les opprimés de cette terre, qui souffrez des injustices des hommes, vous que la douleur oppresse et qui désespérez, prenez courage, de grandes joies vous attendent dans l'Au-delà. Ranimez votre courage et que vos cœurs se réjouissent ; les larmes que vous aurez versées seront autant de perles à votre couronne céleste. Reprenez le fardeau de vos épreuves, aussi lourd soit-il ; à mesure que vous avancerez vers le but il s'allègera et deviendra pour vous le tabernacle de vos joies célestes. Soyez unis par la pensée, à vos protecteurs et amis d'Outre-tombe, appelez-les dans vos moments d'angoisses et de découragement, ils viendront ranimer vos forces et alléger votre fardeau. Ils vous montreront le phare qui doit éclairer votre route et aplaniront votre chemin de larmes et de souffrances qui doit vous conduire aux célestes régions des bienheureux.

Un ami et protecteur du groupe.

COMMUNICATION OBTENUE DANS UN GROUPE SPIRITE D'ALGER

Par M. F..., médium écrivain

Qu'adviendra-t-il de nous après la mort ?

La mort n'est que le passage d'un état à un autre ; le retour à la vie spirituelle de l'incarné qui a achevé sa tâche ici-bas et, comme un homme qui, sa journée finie, s'endort d'un profond sommeil, va chercher dans l'espace le repos.

Selon que la vie a été marquée par des actes plus ou moins vertueux, la récompense se fait attendre plus ou moins longtemps. L'homme se fait lui-même, dans l'Au-delà, la situation qu'il a méritée par la manière dont il a accompli la mission ou la punition qu'il avait acceptée dans sa réincarnation.

Selon le bien ou le mal qu'il a fait, il porte le poids de ses fautes ou reçoit les consolations et le bien-être qu'il mérite. L'avare regrette éternellement ses trésors ; le criminel subit la vision ou la présence de ses victimes ; l'agioteur ou le banquier véreux sont sans cesse en contact avec l'or qu'ils ont escroqué à leurs clients ; bref, chacun, au contraire de ce qui se passe sur la terre, où il s'en faut que le crime soit toujours puni, subit la peine qu'il a méritée ou bien reçoit la récompense des bonnes actions qu'il a accomplies.

Que vos actions aient donc sans cesse comme mobile le bien, le vrai, et le juste ; qu'aucune parole ne sorte de votre bouche avec une intention blessante ou malveillante ; mais inspirez-vous de la sagesse antique qui veut que nous rendions le bien pour le mal. Ces mots ne doivent pas être pris à la lettre, mais comprenez-en le sens charitable et généreux. Quand vous serez pénétrés de cette maxime, le poids de l'existence sera moins lourd pour vous, et vous supporterez, avec une plus grande sérénité, les vexations, les déboires, voire même les injustices dont ce monde donne trop souvent l'exemple.

Acceptez la vie telle qu'elle est et ne récriminez pas inutilement contre le sort qui vous est fait ; d'autres sont encore plus à plaindre. Tournez vos regards vers eux et vous verrez dans les malheurs des êtres déshérités une atténuation à certaines déceptions qui ont pu vous inquiéter

Tout se compte et se pèse au moment suprême, et, parfois, tel qui se croyait très haut se trouve dans un rang inférieur et réciproquement.

Un Ami de l'Espace.

COMMUNICATION OBTENUE DANS UN GROUPE SPIRITE D'ALGER

Par M. F..., médium écrivain

Au Sujet des Apparitions de la Villa Carmen

La question qui sera traitée ce soir a trait aux apparitions qui ont eu lieu à Alger.

Les séances qui ont donné les meilleurs résultats sont celles où les phénomènes ont permis de photographier l'Esprit matérialisé. Les précautions et le contrôle n'ont rien laissé à désirer ; aussi, il n'y a aucun doute à avoir sur la réalité du phénomène constaté ; l'Esprit matérialisé était bien celui qui a l'habitude de se manifester à ces séances : aucune supercherie ou fraude n'a pu avoir lieu.

Les discussions auxquelles donnent lieu les résultats des expériences ne peuvent qu'attirer l'attention du public sur les manifestations des invisibles et, à une époque où les croyances anciennes tombent peu à peu dans l'oubli, elles éveillent l'attention sur la doctrine des Esprits.

Les choses n'en resteront pas là ; d'autres phénomènes attireront l'attention du monde savant sur les lois de la nature encore ignorées, et, peu à peu, se formera la conviction d'un monde que l'on croyait imaginaire et qui existe réellement : le monde l'Au-

delà ou des Invisibles. La curiosité sera de plus en plus excitée à la lecture des faits ignorés encore de beaucoup et, peu à peu s'infiltrera dans les esprits la croyance en une vie nouvelle, que d'aucuns comprennent mal, croyant la connaître, que d'autres rejettent et s'efforcent de nier, sans toutefois être convaincus de leurs théories néantistes.

Ainsi le progres physique, et le progrès moral aussi bien, découlent souvent de faits en apparence insignifiants, qui donnent ensuite naissance à un courant d'idées qui finit par s'imposer à la masse. Aussi ne soyez nullement préoccupés des polémiques et des discussions parfois mesquines, quand elles n'ont pas pour but de railler la chose et de travestir la réalité des faits.

Il y a dans l'ambiance des courants d'idées qui se transmettent comme les ondes électriques et qui, à un moment donné, éclatent et se répercutent jusqu'au plus profond de la conscience et de la raison humaines.

C'est ce qui arrivera pour la doctrine nouvelle. Les discussions et les articles parfois perfides de certains journaux servent mieux la cause du spiritisme que des ouvrages ou des conférences traitant de cette question.

Un ami de l'Espace.

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

SUR LA TERRE ET DANS LES MONDES DE L'AU-DELA

(Suite)

D'abord, au haut bout de la table, à la place d'honneur, se trouve le druide de la clairière de Karadek, homme vénérable, à la grande barbe blanche ; à sa droite est placé le barde Silvest ; puis Markad, le laboureur ; Kanik, le bûcheron, et enfin Kariel, tous de la tribu de Karnac.

« Est-il vrai, dit Kanik, le bûcheron, en s'adressant au barde, qu'il « est un pays, où les hommes croient, qu'après leur mort, ils reviennent « dans le corps d'une bête ? » — « Oui, répond Silvest, et ils vénèrent « certains animaux, persuadés que c'est un frère ou un père qui est « revenu habiter ce corps. » — « Mais alors, ils doivent craindre terri- « blement la mort, dit Markad, le laboureur, s'ils n'ont pas l'espoir d'une « vie meilleure quand l'âme s'en va là-bas ? » — « Bien dit, mon fils, « répond le druide ; de tels hommes ne peuvent avoir aucun courage, « imbus de pareilles idées. » — « Aussi, dit le barde, les Romains se « sont emparés, sans peine, de leur pays et les ont réduits à l'esclavage « qu'ils acceptent lâchement, sans murmurer. Ils deviennent tous esclaves, « serviteurs, se pliant de la meilleure grâce à toutes les exigences de « leurs maitres, foulant aux pieds leur fierté, leur dignité d'hommes ; ils « tâchent de s'arranger la vie la plus douce, la plus facile, qu'ils peuvent « sur la terre. Car, pour eux, c'est la meilleure, et ils voient venir avec « terreur le moment où il leur faudra l'abandonner pour prendre la vie « misérable des bêtes. »

Le druide s'est levé. Vêtu d'une longue tunique, sa belle barbe blanche descendant jusqu'à sa ceinture, ses grands yeux bleus de Gaulois de race semblant percer le mystérieux voile de l'au-delà, il parle : « Mes « enfants, dit-il, que le Dieu des Gaulois vous préserve de pareilles « doctrines. Voyez ce qu'elles font. D'hommes libres et sains, elles font « des lâches, des vils, qui, voyant le maitre violer leurs filles, sont assez « abjects pour sourire encore, de peur de le mécontenter et de crainte de « la mort : qui se cramponnent désespérément à la terre et, au moment « de la quitter, leurs dernières heures sont empoisonnées par l'idée qu'ils « vont affronter une vie plus mauvaise que celle qu'ils abandonnent. « Ah ! qu'ils sont à plaindre les hommes qui font de la vie terrestre la « meilleure qu'ils doivent traverser ; qui bornent l'espoir aux faibles « limites du peu de temps que nous avons à passer ici-bas. Voyez-vous « l'angoisse du malheureux qui, arrivé au terme de sa course, jette un « regard en arrière, compare les joies et les peines qu'il a eues pendant « son existence et constate avec amertume que la souffrance l'emporte de « beaucoup sur le bonheur. Et, au lieu de l'espoir consolateur qui lui « ferait entrevoir une vie meilleure, il se dit, avec terreur, qu'il va « déchoir, avoir une existence plus malheureuse que celle qu'il quitte. « Cet homme ne peut mourir que le blasphème à la bouche. Tandis que

« nous, qui savons que notre passage sur terre n'est qu'un temps
« d'épreuve, nous ne craignons pas la mort ; nous l'affrontons en sou-
« riant, nous l'accueillons même en amie, en libératrice, quand nous
« sommes purs de tout crime et que notre cœur n'a rien à nous reprocher.
« Car, nous savons aussi que là-bas, de l'autre côté, tous ceux que nous
« avons chéris nous attendent pour nous faire goûter aux délices de la
« vraie vie. »

Puis, s'approchant du lit, il prend l'enfant dans ses bras. Tous se sont respectueusement levés. Le druide sort à pas lents de la hutte, suivi des autres convives. Devant eux s'étend, à perte de vue, la forêt pleine de mystère, aux arbres géants et séculaires, et là, devant les splendeurs de la nature, il s'adresse au nouveau-né :

« O toi, qui viens affronter la lutte pour la vie, fasse le Tout-Puissant
« que tu ne sois jamais privé de la nourriture spirituelle de notre belle
« doctrine, afin que tu aies la force de supporter vaillamment ton temps
« d'épreuve. Puise, dans le lait de ta mère, les germes qui feront de toi
« un homme sain et fort, et, dans l'exemple de ton père, apprends à ne
« point redouter la mort, à la regarder en face, sans trembler, non pas
« comme un épouvantail, mais comme une consolatrice qui vient te
« chercher pour t'initier au bonheur d'une vie meilleure. Que le Grand-
« Tout te maintienne toujours dans le sentier épineux de l'honneur ;
« méprise la trahison, attaque toujours ton enn mi en face, sois doux et
« bon pour les faibles, et que ta venue ajoute une unité de plus à la
« grande et forte tribu de Karnak. »

Et, après avoir déposé un baiser sur le front de l'enfant, il le porte à sa mère.

Ensuite tous se retirèrent, laissant Kariel avec sa petite famille.

Il donna à son fils le nom de Guarik, et se promit de l'élever selon les préceptes que lui enseignait le druide de la clairière de Karadek.

Dix-huit années se sont écoulées, Guarik est devenu un grand et fort adulte, aidant courageusement son père dans ses travaux.

Kariel s'est tenu parole ; non seulement il a fait de son fils un homme sain, aux muscles puissants, mais, par ses exemples et ses enseignements, il lui a inculqué de tels sentiments, qu'il ne peut souffrir la moindre injustice commise devant lui.

Nous sommes au cœur de l'hiver. *(A suivre)*

Le Gérant : E. DURAND.

Agha. — Imp. Agricole et Commerciale, rue Sadi-Carnot, 11 bis.